

Angers Maine-et-Loire

Ecole du Génie militaire, rue Eblé

Constantine: monument aux Morts des deux sièges, 1836 et 1837

Dély-Ibrahim: plaque du monument à la gloire de Boutin

Alger: plaque de la colonne Voirol

Monument aux Morts des sièges de Constantine

Le 22 octobre 1837, à 9 heures du matin, le télégraphe Chappe de la station de Toulon envoya une dépêche dont les premiers mots parvinrent un quart d'heure après à Paris. A la suite de ce message, quelques heures plus tard, les dix-huit canons de la Batterie Triomphale, placés sur la terre-plein des fossés de l'Hôtel des Invalides, déchargèrent une salve, annonçant ainsi à la capitale une victoire de l'armée française. Un décret, datant de l'Empire, avait, en effet, institué cette coutume. « Dès le premier coup de canon, toutes les rues de Paris offrirent le coup d'œil le plus animé, les passants arrêtaient leur marche pour prêter l'oreille, les marchands sortirent de leurs boutiques, toutes les fenêtres des maisons s'ouvrirent à la fois et partout on écoutait en silence, on attendait, on comptait les coups de canon, tellement on craignait que ce premier bruit entendu ne fût qu'une erreur... (1). » Il y en eut dix-huit puis ce fut une « ... explosion de joie générale... (2) », provoquée par la prise de Constantine, neuf jours auparavant le 13 octobre.

Deux expéditions, menées à partir de Bône, avaient été nécessaires pour investir la capitale de la province de l'Est. La première, en 1836, fut un échec. A une faiblesse numérique de la troupe et une insuffisance des moyens de transport et d'approvisionnement (nourriture et munitions), s'était ajouté le choix catastrophique de la saison. L'émir Abd el-Kader, montrant le soleil, aimait à dire: « Voilà le plus fatal ennemi des chrétiens! » Aussi, le maréchal Clauzel, chef de l'expédition, avait-il évité la saison chaude et choisi le cœur de l'automne... Et c'est ainsi qu'une armée, dont l'encadrement et la troupe comportaient encore beaucoup de militaires ayant fait les campagnes napoléoniennes, rencontra sous les murs de Constantine, le 21 novembre 1836, le froid et la neige de Russie, puis les boues de Pologne. Le vieux cauchemar de 1812 avait rejoint les vétérans de l'Empire sous le ciel d'Afrique. La retraite qui en découla manqua tourner à la déroute. A la fin du calvaire, à Bône le 1^{er} décembre, on dénombra quatre cent cinquante-quatre morts et trois cent quatre blessés soit sept cent cinquante-huit hommes hors de combat: le huitième de l'effectif.

La seconde expédition, en octobre 1837, faillit être la répétition catastrophique de la première. Froid et pluie étaient de nouveau au rendez-vous, mais une éclaircie se produisit et l'attaque, dirigée cette fois sur le côté de la ville offrant le moins d'obstacles, se termina par un assaut victorieux lancé le 13 octobre à 7 heures du matin. Deux heures après, le drapeau tricolore flottait, et pour cent vingt-cinq ans, sur le



Inauguration du monument aux Morts des sièges de Constantine, le 2 novembre 1852 (page de gauche). Le monument reconstitué à l'Ecole d'application du Génie d'Angers (ci-dessus).

1. Extrait du journal *La Paix*, 1837.
2. Extrait du *Journal de Paris*, 1837.

palais d'Ahmed Bey. Le compte des morts (cent) et des blessés (cinq cent six) commençait. Le choléra allait faire son apparition, alourdissant le bilan de quarante-huit victimes.

La plupart des corps furent ensevelis à l'endroit même où s'était déroulé l'assaut et qui s'étendait de la brèche faite dans le rempart sud, à la batterie du Coudiat Aty, butte qui lui faisait face. Endroit désert où, solitaire, se dressait une sorte de minaret sur lequel on apposa une plaque: *Aux braves morts devant Constantine en 1836 et 1837*. Le duc d'Orléans, de passage deux ans plus tard, le 22 octobre 1839, se recueillera devant ce lieu modestement clôturé.

En 1851, le développement de la ville se faisant vers le sud, l'aménagement de cet isthme de communication reliant le rocher au plateau devenait nécessaire. L'exhumation des soldats enterrés là depuis quatorze ans s'imposait. Il fut décidé de leur dresser une sépulture digne de leur mémoire, dans l'enceinte de la casbah, citadelle à silhouette d'Acropole qui se dressait à l'endroit le plus élevé de la ville. A l'époque romaine le temple de Jupiter s'y tenait et le génie militaire avait réemployé certains vestiges, encastrés dans les murs de nouveaux bâtiments. Le monument fut d'inspiration antique. Au-dessus d'un caveau, une construction à colonnes ioniques supporta un entablement de forme triangulaire. Au centre fut installée une urne en bronze.

La translation des cendres eut lieu le 2 novembre 1852, jour des Morts: «A huit heures du matin, une salve d'artillerie annonçait l'approche du cortège d'honneur et l'ouverture de la cérémonie. Au milieu d'un vaste carré formé par les troupes, en présence de monsieur le général de la division, accompagné de monsieur le préfet du département, suivi de son état-major et des fonctionnaires de tous les ordres, un immense catafalque était placé sur un char funèbre traîné par six chevaux. A l'arrivée de messieurs les membres du clergé, le cortège s'est mis en marche et s'est dirigé, avec ordre et solennité, vers l'enceinte où l'autel avait été disposé. Une messe fut célébrée avec le pieux recueillement que donnent la présence d'un grand souvenir et une pensée vers la tombe. Des chants religieux lui succédèrent, et les prières qu'ils adressaient au Dieu de toutes les gloires suivirent jusqu'à leur dernière demeure les restes disposés au caveau du monument (3).» Une vibrante allocution fut alors prononcée par le général Mac Mahon d'autant plus ému qu'il avait participé en tant que capitaine aux deux sièges de la ville. Un maréchal des logis du 3^e Chasseurs d'Afrique, M. Achet de Messy, nous a laissé un dessin fait au cours de cette cérémonie et publié dans *l'Illustration* du 20 novembre 1852.

Dans ce caveau se trouvaient mêlées les cendres des malheureux de 1836, car les «Arabes avaient laissé sans sépulture ceux de nos soldats qui avaient alors succombé, et on voyait sur le sol les ossements blanchis et encore liés et intacts d'une trentaine de nos frères... (4)», et celles des morts de 1837, de personnages connus, dont les derniers instants sont rapportés dans les nombreux récits relatant les combats, mais aussi de

3. *L'Africain*, Constantine, 1852.

4. Dr Sédillot, *Campagne de Constantine de 1837*, Paris, 1838, p. 191.

ceux dont la vie s'est terminée anonymement dans les escarmouches du siège de la ville, le choc de l'assaut, le tir des combats de rue. Ceux-là n'apparaissent que globalement dans les chiffres définitifs. Ayant trouvé la trace de quelques-uns d'entre eux (5), tirons-les de l'incognito. Le soldat Dautex, vingt-six ans, du 3^e Bataillon d'Afrique eut, le 7 octobre, le fémur fracassé alors qu'il défendait la position du Coudiat Aty; amputé sur place, sous une pluie battante, il mourra le 18 au palais du Bey transformé en hôpital. Le soldat Langeliet, vingt-six ans aussi, du 2^e Génie, brûlé par l'explosion de la poudrière au moment de l'assaut et blessé par une balle tirée à bout portant qui lui brisa le poignet, succombera le 25 octobre... Parmi les personnages plus connus citons Desmoyen, fauché par une grêle de balles, tirées d'une porte entrouverte qu'il voulait refermer, de Sérigny, écrasé par la chute d'un mur, Vieux, soufflé par l'explosion d'une poudrière. Le colonel Combes fut blessé au cou en pénétrant à la tête de ses hommes dans la brèche, puis peu après à la poitrine alors qu'il dirigeait l'attaque d'une barricade. Surmontant sa douleur il donna encore des ordres puis s'en retourna seul faire soigner ses blessures. Arrivé devant la batterie située face à la brèche où se tenaient le général Valée, commandant en chef, et le duc de Nemours, Combes, impassible, les informa de la progression des combats. Du sang commença à sortir de sa bouche tandis que, sur la poitrine, une tache rouge allait s'élargissant.

« Mais vous, colonel, s'écrie le duc de Nemours, vous êtes donc blessé ?
— Non, Monseigneur, je suis mort (6). » Le lendemain, il expirait.
« Stoïque trépas » constatera Pélissier de Reynaud.

Un tombeau lui fut élevé à Constantine, « adossé à un marabout, regardant la porte Bab el-Djedid (7). » Ce tombeau disparaîtra en 1852 lorsque les cendres de tous les combattants morts devant Constantine seront réunies dans le monument de la Casbah. Michel Combes était né à

5. Op. cit. 4.

6. Albert Depréaux, *Siège de Constantine et mort du colonel Combes*, d'après la correspondance du chevalier C. Falbe, Paris, Plon, 1920, p. 23.

7. Op. cit. 6, p. 12.



"Le tombeau des Braves", monument aux Morts des deux sièges, à Constantine au début du siècle.



Statue de Michel Combes devant la mairie de Feurs.

8. A. Broutin, *Histoire de la ville de Feurs*, Saint-Etienne, Chevalier, 1867.

Feurs en 1787. Sa ville natale ouvrit une souscription pour l'érection d'un monument perpétuant son souvenir et choisit le sculpteur Foyatier, originaire du même département, auteur d'un Spartacus actuellement au jardin des Tuileries.

L'inauguration eut lieu pour le deuxième anniversaire de la mort de Michel Combes, le 16 octobre 1839. Ce fut une grande fête pour ce chef-lieu de canton. En plus des personnalités officielles et des notabilités toujours présentes dans ces manifestations, il faut ajouter la présence de trois militaires venus d'Algérie : un vieux capitaine à moustaches grises et deux sous-officiers. Tous trois avaient participé à la prise de Constantine où ils avaient gagné une médaille. Ils avaient ramené de Constantine une boîte en argent, contenant le cœur de leur colonel, qui fut scellée dans le monument (8).

La statue est toujours en place, face à la mairie ; sur le socle sont gravées les principales étapes de la vie de Michel Combes, soldat de Napoléon, mort devant Constantine.

Revenons au monument aux Morts de Constantine, inauguré en 1852.

De ce jour jusqu'en 1962, des cérémonies militaires auront lieu dans la casbah et s'articuleront autour du monument, particulièrement en 1937, lors des cérémonies du centenaire de la prise de Constantine. L'indépendance venue, le monument sera démonté pierre par pierre. Expédié en France ainsi que les plaques de dédicaces et les précieuses reliques reposant dans le caveau, fin décembre 1962, il fut remonté à l'Ecole d'application du Génie militaire d'Angers, choisie parce que le Génie avait tenu un rôle prépondérant au cours des deux sièges. En outre, c'est un colonel du Génie, Lamoricière, qui commanda la première colonne d'assaut, pénétrant à la tête de ses hommes dans la ville.

Au soir du 5 novembre 1963, au cours d'une importante cérémonie militaire, le cercueil contenant les cendres des combattants de 1836 et 1837 fut déposé à l'intérieur du caveau. Le monument, mis en relief par la lumière de projecteurs, était voilé d'un immense drapeau et abondamment fleuri de chrysanthèmes. Au cours de son discours, le général Nadaillac, commandant l'Ecole, évoqua l'historique des sièges, les circonstances de la prise de Constantine et souligna l'ambiance de recueillement et de gravité animant cette cérémonie exceptionnelle.

Le voyage du monument étant terminé, l'hommage qui lui était dû continuerait. Pour le cent quarantième anniversaire de la prise de Constantine, « Les Chacals du Vieux Rocher », l'amicale du 3^e Régiment de Zouaves, très longtemps casernés dans les bâtiments de la casbah, le Cercle Algérieniste, le C.D.H.A., de nombreux Pieds-Noirs, installés en Bretagne, sont venus déposer des gerbes de fleurs au pied du monument à l'occasion de deux cérémonies du souvenir, les 16 et 30 octobre 1977.